

Le fragment comme résurgence de l'acédie chez Cioran

Cette stagnation des organes, cette hébétude des facultés, ce sourire pétrifié, ne te rappellent-ils pas souvent l'ennui des cloîtres, les cœurs déserts de Dieu, la sécheresse et l'idiotie des moines s'exécrant dans l'emportement extatique de la masturbation ? Tu n'es qu'un moine sans hypothèses divines et sans l'orgueil du vice solitaire.¹

Emil Cioran

Les Pères du désert, ces moines reclus dans leur cellule, consacrant leur vie à l'adoration du divin, étaient parfois les victimes d'une mélancolie étrange qu'ils nommèrent *acedia*. Presque deux mille ans plus tard, Cioran se passionnera pour la vie de ces hommes et ces femmes ayant renoncé au monde pour vivre seul et mener jusqu'au bout leur quête de divin. Mais, plus que ceux qui restèrent au désert, c'est ceux qui échoueront dans leur quête, victimes de ce que les pères appelèrent également « le démon de midi » qui fascinent Cioran.

Le démon de l'acédie s'attaque à l'esprit du moine, « il fait que le soleil paraît lent à se mouvoir, ou immobile, et que le jour semble avoir cinquante heures. Ensuite il le force à avoir les yeux continuellement fixés sur les fenêtres, à bondir hors de sa cellule [...]. En outre, il lui

¹ E. Cioran, « Précis de décomposition », [dans :] *Idem, Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 645.

inspire de l'aversion pour le lieu où il est, pour son état de vie même, pour le travail manuel [...]. Il l'amène alors à désirer d'autres lieux, où il pourra trouver facilement ce dont il a besoin, et exercer un métier moins pénible et qui rapporte davantage ; [...] il dresse toutes ses batteries pour que le moine abandonne sa cellule et fuie le stade »². L'athlète du désert fuyant le stade³ peut subir deux sortes d'acédie : « L'une précipite à dormir le moine en proie à l'anxiété. L'autre pousse à désertier et à fuir sa cellule »⁴. Entre frénésie et apathie le moine acédieux se trouve incapable de forcer son esprit à la tâche : sommeil ou société, il fuit un mode de vie qui lui semble désormais impossible à mener. Ainsi, il est à noter que ce n'est pas un problème de foi, mais un désinvestissement de l'ascèse qui est en jeu dans l'acédie. Comme Roland Barthes le formule dans son cours au Collège de France de 1977 : c'est le deuil de l'investissement lui-même et non pas le deuil de la chose investie. L'acédie moderne serait dès lors une incapacité à investir dans les autres, sans pouvoir cependant investir dans la solitude. Étymologiquement, ἀκήδεια (*akédeia*) désigne la négligence envers les morts, l'acédie moderne serait alors un deuil sans sépulture⁵. Ainsi, l'*acedia* peut être comprise comme état de l'esprit sans cause extérieure à soi, dû à une résistance de l'esprit face au divin⁶ et à une perte de l'investissement⁷ qui se

² Évagre le Pontique, *Traité pratique ou Le Moine*, A. Guillaumont et C. Guillaumont (éd. critique et trad.), Paris, Cerf, 1971, t. 2, p. 521-527.

³ Sur la vie des ascètes des IV^e et V^e siècles dans le désert voir l'ouvrage de J. Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Arthaud, 1961.

⁴ J. Cassien, « Conférence de l'abbé Sarapion, 11, 9 », [dans :] *Idem, Conférences*, Dom E. Pichery (trad.), Paris, Cerf, 2008, t. 1, p. 335.

⁵ R. Barthes, « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », [dans :] *Idem, Cours au Collège de France 1976-1677*, Paris, Seuil, 2002 (enregistrement audio sur CD-rom). Cours du 19/01/1977.

⁶ A. Larue, *L'autre mélancolie. Acedia, ou les chambres de l'esprit*, Paris, Hermann, 2001, p. 10.

⁷ R. Barthes, « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », *op. cit.*

manifeste par une insatisfaction quant à ses occupations, des crises d'ennui, un manque de concentration, une incapacité à contrôler ses pensées et le désir torturant d'être ailleurs.

L'*acedia* perçue tout à la fois comme échec, maladie et renoncement va être source d'inspiration dans l'écriture de Cioran car elle touche à des thématiques qui rythment toute sa production, depuis les écrits de jeunesse jusqu'à ses dernières œuvres. Le désespoir d'être né et la fatigue d'être soi professés par Cioran semblent être symptomatiques d'une résistance de l'être à la vie. Les critiques ont pu étudier le caractère éminemment paradoxal du « gai désespoir de Cioran »⁸ tout en cherchant à en déduire une philosophie, une *praxis*, ou encore une spiritualité paradoxale. Cependant, il semble que dans la forme fragmentaire telle que Cioran la pratique, l'*acedia* sorte de son rôle thématique pour embrasser une fonction littéraire, stylistique : la forme brève devient symbole d'ennui, de fatigue, de renoncement à convaincre, à participer au progrès. Ainsi, l'*acedia* présente dans l'œuvre de Cioran n'ouvre pas seulement à tous les thèmes chers à l'écrivain – mélancolie, suicide, désespoir, mort, renoncement, solitude – mais à une modernité littéraire dans la pratique du fragment. L'acédie jouerait en effet autant avec les sujets d'écriture qu'avec l'écriture elle-même. L'acédie relève, pour les pères du désert, à la fois du péché et de la maladie et il s'agira de rechercher dans *De l'inconvénient d'être né* (œuvre publiée en 1973, où la pratique du fragment est le plus marquée chez Cioran) la présence de l'*acedia* à la fois comme maladie de l'écriture et comme péché contre l'écriture. Maladie d'une écriture qui s'épuise, gémit et râle, fiévreuse ; mais aussi volonté de détruire, d'aller à contre-courant, de produire une écriture qui lutte contre le monde et contre elle-même. Enfin, au-delà de la conception religieuse de

⁸ A. Hacén, *Le Gai désespoir de Cioran*, Zaghouan, Miskiliani, 2007.

l'acédie, Roland Barthes propose une lecture de la notion qui nous mène sur la piste d'une écriture du désinvestissement et du deuil de l'imaginaire qui chez Cioran pourrait bien être la voie d'une vérité intérieure.

Je veux faire (!) un livre composé de fragments, de notes, d'aphorismes – uniquement. C'est peut-être une erreur, mais cette formule est plus près de ma nature, de mon goût pour l'inachevé, bien dit, que ces essais élaborés où il faut maintenir une apparence de rigueur aux dépens de la vérité interne.⁹

Les Cahiers de Cioran, écrits intimes retraçant ses pensées entre 1957 et 1972, font état à plusieurs reprises de sa volonté d'écrire par fragments. Et ce, en vue d'une plus grande justesse, d'une plus grande proximité avec sa nature. Cioran a parfaitement conscience de l'influence qu'a la mélancolie sur sa vie et ses écrits, et la forme brève est pour lui l'illustration de cet état d'esprit. Cependant, il évoque également la spécificité de l'*acedia* dans laquelle il se reconnaît jusqu'à un certain point seulement puisque la foi lui est impossible : « Cette conversion [de la foi] ne devait pas s'opérer en moi, la partie positive, la plus lumineuse de la mystique m'étant interdite »¹⁰. Sans la foi, toute pratique ascétique devient paradoxale, pourtant Cioran a une pratique de l'écriture qui tient de la contrainte puisque selon lui, la langue française est une camisole contraignant la fougue du roumain¹¹. L'exercice d'écriture tourne à l'obsession, puis à l'épuisement. Cette pensée malade, obsédée par des thèmes morbides est sensible chez Cioran dans le retour perpétuel de la mort ou, à partir de *De l'inconvénient d'être né*, de la naissance comme malheur. Comme chez les moines acédiés,

⁹ E. Cioran, *Cahiers 1957-1972*, Paris, Gallimard, 1997, p. 690.

¹⁰ E. Cioran, *Aveux et Anathèmes*, « Cette néfaste clairvoyance », [dans :] *Idem, Œuvres, op. cit.*, p. 1720 et *Cahiers 1957-1972, op. cit.*, p. 890.

¹¹ « Par tempérament, la langue française ne me convient pas : il me faut une langue *sauvage*, une langue d'ivrogne. Le français a été pour moi comme une camisole de force », [dans :] E. Cioran, *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, p. 28.

qui s'accrochent avec désespoir aux obsessions qui les détournent de leur ascèse, il y a chez Cioran une grande ambiguïté à l'égard de ses obsessions, qui lui fournissent une source d'inspiration : « Certains ont des malheurs, d'autres des obsessions. Lesquels sont le plus à plaindre ? »¹². Bien qu'elles soient sources de souffrance et qu'à ce titre, les obsessions soient plus dures à vivre que les malheurs, en raison du ressassement permanent qu'elles induisent, les obsessions sont aussi le moteur principal de sa pratique littéraire. Par ailleurs, le travail de réécriture que Cioran s'impose – remaniant les formules pour parfaire leur forme, élaguant et reformulant à plusieurs reprises avant de trouver la formulation finale – illustre parfaitement les tendances obsessives de l'auteur. Face à une pensée qui lui échappe, Cioran ressasse les mots, relançant sans cesse une quête inutile : « Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un long, d'un superflu travail de vérification... » (*IEN*, 1724).

Ce caractère parfois répétitif de l'écriture chez Cioran surgissant de l'abandon parfois total à ses obsessions (c'est presque un fragment sur deux qui est consacré au drame de la naissance dans le premier chapitre de *De l'inconvénient d'être né*), provient également d'une propension à ce que l'on pourrait qualifier de « cancer du mot », venant directement de la nature de l'homme, véritable cancer du monde : « Des arbres massacrés. Des maisons surgissent. Des gueules, des gueules partout. L'homme s'é t e n d. L'homme est le cancer de la terre » (*IEN*, 1376). Pour rendre compte de cet homme envahissant le monde, les phrases sont brisées, montrant non seulement un monde défiguré mais des mots

¹² E. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, [dans :] *Idem, Œuvres, op. cit.*, p. 1278. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *IEN*, la pagination après le signe abrégatif.

incapables de former une pensée linéaire et construite. Dans *De l'inconvénient d'être né*, l'esprit malade en vient à ressasser inlassablement les mots, « J'aimerais être libre, éperdument libre. Libre comme un mort-né » (*IEN*, 1275). Les mots, se répétant dans une formule aussi courte que celle-ci, finissent par se télescoper et en venir d'eux-mêmes à leur fin annoncée : celle du mort-né. À peine formulée, l'idée de liberté se multiplie maladivement et s'achève en l'espace de quelques mots. Le cancer se propage également au niveau phonique dans des formules comme « Le fanatique du cafard elliptique » (*IEN*, 1293) où les assonances en [a] et en [i] ouvrent sur un registre ironique – voire comique – mettant à distance le sens tragique de cette formule. Au-delà de l'obsession des thèmes, le langage est atteint d'un véritable cancer, rongéant l'écriture sur un plan sémantique et phonique, mettant en avant avec ironie une carence de l'esprit. Alors que l'acédieux se détourne de l'ascèse parce que son esprit n'arrive plus à s'y contraindre, Cioran dépeint un esprit non seulement malade mais avec lequel il s'agit de jouer puisqu'il ne semble bon à rien d'autre.

Cette écriture malade se traduit également à un niveau syntaxique chez Cioran. Alors que ses œuvres antérieures, bien qu'appartenant à la forme brève, étaient toujours parfaitement construites, *De l'inconvénient d'être né* change quelque peu cette donne. Dans ce recueil de fragments majoritairement extraits de ses cahiers intimes, on voit apparaître de nombreux fragments juxtaposés et une multiplication des anacoluthes et autres asyndètes. Ainsi, dans le fragment « La négation sanglotante – seule forme tolérable de négation » (*IEN*, 1338) le tiret tient lieu de connecteur, de verbe entre les deux propositions. Ce genre de construction – par tiret – est extrêmement pratiquée par Cioran dans *De l'inconvénient d'être né*, qui multiplie également les formules dénuées de verbe, telle « Plutôt dans un égout que sur un piédestal » (*IEN*, 1342), faisant l'économie non seulement du verbe mais aussi du

sujet. Cette pratique de l'écriture, opérant coupes et raccourcis, donne un ton fiévreux à l'œuvre, laissant entrevoir à nouveau cet esprit malade qui, à force d'obsessions, finit par se consumer.

Les violents sont en général des chétifs, des « crevés ». Ils vivent en perpétuelle combustion, aux dépens de leurs corps, exactement comme les ascètes, qui, eux, s'exerçant à la quiétude, à la paix, s'y usent et s'y épuisent, autant que des furieux. (*IEN*, 1286)

De l'inconvénient d'être né marque également une étape de plus vers un épuisement annoncé de l'écriture. Depuis les *Syllogismes de l'amertume*, publiés en 1952, Cioran dit ne plus vouloir écrire, et, alors que l'écriture se relance sans cesse, la forme s'épuise. Phénomène symptomatique d'une lassitude prégnante, les titres jusqu'alors donnés aux chapitres disparaissent dans *De l'inconvénient d'être né* pour être remplacés par une simple numérotation. D'autre part, le thème de la fatigue est doublement présent dans l'ouvrage à la fois comme constitutif de l'œuvre et comme constitutif de soi :

La fatigue pure, sans cause, la fatigue qui survient comme un cadeau ou un fléau : c'est par elle que je réintègre mon moi, que je me sais « moi ». Dès qu'elle s'évanouit, je ne suis plus qu'un objet inanimé. (*IEN*, 1304)

La fatigue est paradoxale, puisqu'elle est motrice et constructrice du moi. Comme l'acédie, elle est ici pur produit intérieur, et de là naît le paradoxe puisqu'une lassitude du moi, provoquée par ce même moi, est à l'origine de la conscience de soi. Chez Cioran, la fatigue fait partie de ces états négatifs qu'il associe fréquemment à une prise de conscience du moi, comme la mélancolie ou la tristesse. Si la fatigue est ce qui permet de se percevoir comme un moi conscient, elle est aussi ce qui permet de mettre un point final à l'œuvre :

Un ouvrage est fini quand on ne peut plus l'améliorer, bien qu'on le sache insuffisant et incomplet. On en est tellement excédé, qu'on n'a plus le courage d'y ajouter une seule virgule, fût-elle indispensable. Ce qui décide du degré d'achèvement d'une œuvre, ce n'est nullement une

exigence d'art ou de vérité, c'est la fatigue et, plus encore, le dégoût. (IEN, 1301)

La fatigue, la lassitude qui pousse l'acédieux à abandonner son ouvrage, pousse également l'auteur à abandonner l'œuvre à écrire. La fin est donc fortuite ; l'achèvement, pourtant tant recherché par l'auteur, est réduit au résultat d'un écoëurement. Le processus d'écriture est dégradé par le rapport à la fatigue, elle influe sur son aboutissement mais également sur son développement. Dans *De l'inconvenient d'être né* les phrases s'achevant ou débutant par des points de suspension sont beaucoup plus nombreuses que dans les œuvres précédentes de Cioran. Cette abondance donne à lire une forme de renoncement, d'abandon à la fois sémantique et syntaxique. Ainsi, dans le fragment « Ne plus vouloir être homme..., rêver d'une autre forme de déchéance » (IEN, 1373) les points de suspension sont le seul développement et la seule explication donnée au désir de ne plus « être homme ». La ponctuation est ici révélatrice d'un épuisement de la pensée qui n'est plus argumentée ni même seulement développée. Liée à des répétitions, à des phrases tronquées, elle vient participer à la mise en scène d'une écriture et d'une pensée malade : « Des années et des années pour se réveiller de ce sommeil où se prélassent les autres ; et puis des années et des années, pour fuir ce réveil... » (IEN, 1328). La répétition des ans trouve son écho dans la répétition des mots, inscrivant le sujet dans une boucle douloureuse et sans issue. Dans le fragment suivant, « Tard dans la nuit. J'aimerais me déchaîner et fulminer, entreprendre une action sans précédent pour me décriper, mais je ne vois pas contre qui ni contre quoi... » (IEN, 1338), le désespoir et la rage s'épuisent par manque de cible, à l'image de la pensée paralysée, la phrase s'étiole dans les points de suspension.

À l'instar de l'acédieux, alternativement en proie à l'abattement et à des crises de frénésie, l'écriture de

Cioran dans *De l'inconvénient d'être né* est marquée tour à tour par les soubresauts de la fièvre et l'épuisement d'un esprit malade, atteint dans son essence. Cette image d'un esprit malade amène à considérer à quel titre cette pensée corrompue participe de cette forme d'acédie moderne mise en œuvre par Cioran.

« Le démon de midi » entraîne le moine au péché puisque c'est sa volonté même qui résiste à l'ascèse dans l'acédie. Le péché, au-delà de toute implication théologique, apporte une nuance à la faute car il engage la volonté de l'agent dans le refus du commandement divin. Il y a dans la notion de péché une idée d'intention mauvaise indépendante de la gravité de l'acte commis. C'est donc la moralité intime du sujet agissant qui est considérée¹³. Si le moine acédieux est considéré en état de péché c'est pour la simple et bonne raison que les valeurs chrétiennes qui appelaient à se retirer du monde pour se rapprocher du divin sont renversées. L'acédieux désire de toute sa volonté se soustraire à l'ascèse et retrouver le monde, qui est pourtant appréhendé comme incompatible, car non divin, avec la quête de Dieu. À ce titre il fait preuve d'une volonté mauvaise et corrompue par le démon. La réflexion autour d'une volonté néfaste s'inscrit dans la continuité d'un questionnement sur une pensée malade, issue d'un esprit en miettes. Cette corruption de la pensée se fait chez Cioran à plusieurs niveaux ; il y a un détournement ironique des valeurs communément admises comme bonnes ainsi qu'une déconstruction de sa propre pensée dans une atteinte à soi-même. Enfin, la volonté s'attache à attaquer le divin, l'altérant et le rejetant tout en restant incapable de dépasser l'image de Dieu comme ultime modalité du dialogue¹⁴.

¹³ Pour une définition critique complète de la notion de péché voir A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 2006, p. 748-749.

¹⁴ Sur la façon dont Cioran considère le rapport à Dieu, voir S. Modreanu, *Le Dieu paradoxal de Cioran*, Paris, Rocher, 2003. S. Modreanu met en

La pensée chez Cioran s'affirme comme allant à l'encontre de la *doxa*. L'ironie est omniprésente et les mises en question de l'ordre établi sont nombreuses. Cioran ne fait pas mystère de sa profonde gêne à l'égard des femmes enceintes et des enfants, il dira même dans l'un de ses fragments « [a]voir commis tous les crimes, hormis celui d'être père » (*IEN*, 1273) et n'hésite pas à se mettre en scène comme un solitaire endurci, qu'on imagine volontiers célibataire, battant le pavé ou les chemins de campagne dans de longues promenades en solitaire¹⁵. Ce rejet de la filiation, ce refus de s'inscrire dans quelque continuité que ce soit, Cioran en portera le masque toute sa vie, refusant les honneurs et les récompenses pour ses œuvres, fidèle à une volonté destructrice et rageuse dont le projet paradoxal est de « [d]istribuer des coups dont aucun ne porte, attaquer tout le monde sans que personne s'en aperçoive, lancer des flèches dont on est seul à recevoir le poison ! » (*IEN*, 1306). Alors que dans l'acédie l'esprit se révolte contre l'ascèse, et donc contre sa propre destruction en faveur d'une communion parfaite avec le divin¹⁶, chez Cioran la volonté refuse de se conformer à ce que l'on attend d'elle. La complexité du rapport à soi et à autrui chez Cioran explique ce retournement de l'acédie contre le monde : Cioran, ermite resté dans le monde, est sans cesse aux prises avec les autres.

avant la manière dont, chez Cioran, Dieu est « comme suprême limite de la solitude et seuil du dialogue meurtrier mais nécessaire avec l'Autre », p. 325.

¹⁵ *Les Cahiers* de Cioran sont particulièrement édifiants à ce sujet : les récits de promenades dominicales dans la campagne autour de Paris, ou à Dieppe, que Cioran aimait beaucoup, sont nombreux et n'évoquent jamais sa compagne Simone Boué (pourant présente), rencontrée à son arrivée en France et qu'il ne quittera jamais. Elle évoquera sa présence lors de nombreuses scènes où Cioran se montre seul dans la préface des *Cahiers 1957-1972*.

¹⁶ Voir A. Larue, *L'autre mélancolie. Acedia, ou les chambres de l'esprit*, op. cit., p. 9 : « L'*acedia* reste donc la forme ultime, et la plus curieuse, de la *dignitas homini* réduite à son minimum vital, et l'incarnation de la rébellion involontaire du sujet pensant ».

Le désengagement professé est d'autant plus paradoxal qu'il fait montre d'une grande violence contre soi mais aussi d'un certain orgueil dans le non-conformisme. Cioran écrira « Besoin physique de déshonneur. J'aurais aimé être fils de bourreau » (*IEN*, 1272). Ce désir de s'humilier participe d'une pratique proche de celle de l'ascète, qui abaisse toujours plus l'homme en lui ; mais, parce que chez Cioran ce déshonneur est synonyme d'élection, l'humiliation se transforme en orgueil et donc en corruption de la volonté vers ce que l'on qualifiera de péché.

Ainsi, la pensée intime est corrompue par ce retournement entre humiliation et orgueil, à tel point que Cioran notera « Dès qu'on commence à vouloir, on tombe sous la juridiction du Démon » (*IEN*, 1363). Cette vision de la volonté comme objet du démon, Cioran la partage avec les Pères du désert pour qui tout produit de l'esprit humain risque de livrer l'homme au démon : « Celui qui s'appuie sur son propre jugement n'arrivera jamais à la perfection, et ne pourra pas éviter les pièges du démon »¹⁷. Cependant, à rebours des ascètes, la reconnaissance du danger ne fait qu'attiser la fascination de Cioran pour la destruction annoncée, et c'est avec jubilation qu'il s'attelle à la tâche : « Défaire, dé-crée, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur » (*IEN*, 1273). Ainsi, l'une des conséquences de cette maladie de la pensée dont Cioran dresse la chronique au fil de ses œuvres, est un renversement de l'esprit contre Dieu, dans une forme extrême d'acédie, où la possibilité même de la foi, chemin menant à Dieu, est mise en doute. Cioran appelle à une forme intime de prière, qui permettrait d'ouvrir une voie vers le divin : « Je voudrais une prière avec des mots-poignards. Par malheur, dès qu'on prie, on doit prier comme tout le monde. C'est là que réside une des plus grandes difficultés de la foi » (*IEN*, 1317). Cette voie est

¹⁷ J. Cassien, « 2^e conférence, 24 », [dans :] *Idem, Conférences, op. cit.*, p. 65.

toutefois meurtrière, puisqu'elle destine ses poignards à Dieu dans un but assez transparent, il s'agit de le dépasser, de s'en distinguer. Ainsi, comme aux acédieux, les voies du divin sont fermées à Cioran. Ce dernier, engagé dans une lutte avec Dieu, établit dans l'écriture un grand réquisitoire contre le divin, cherchant paradoxalement à rétablir une connexion afin de mettre un terme à son combat à coups de « mots-poignards ».

La volonté néfaste rejoint ici les obsessions malades que nous évoquions précédemment. Alors qu'il en fait la critique acerbe, Cioran ne dépasse pas le problème du divin et ressasse inlassablement les thèmes chers à la chrétienté tels que le mysticisme, la prière, ou encore la Chute¹⁸. Les fragments deviennent alors autant de « mots-poignards » lancés dans le silence. La tonalité du discours varie entre rage et *pathos*, désespoir et rébellion. Il semble impossible de trancher entre le désarroi d'être exclu du Paradis¹⁹ et le plaisir coupable de lancer pique sur pique vers le divin, mettant sans cesse en question le néant en Dieu : « Dieu est ce qui survit à l'évidence que rien ne mérite d'être pensé » (*IEN*, 1343).

Il apparaît en somme que Cioran réinvestit la notion d'acédie dans sa pratique du fragment. Entre péché et maladie compulsive, l'écriture déclare la faillite de l'esprit qui s'avère victime et coupable dans l'acédie. Cet esprit à la fois trop présent et non-fonctionnel vient couper la voie entre l'individu et le divin, laissant l'homme seul et désemparé face à la vie. Parce qu'il n'envisage pas une réponse venant de Dieu, Cioran est résolument moderne : ses fragments sont le lieu d'un dialogue impossible, d'un deuil sans cesse reconduit.

¹⁸ On notera que le thème de la religion, tout en parcourant toute la production littéraire de Cioran, a donné lieu à deux œuvres : *Lacrimi și sfînji* publié en roumain en 1937 (traduit par Sanda Stolojan en 1986) et *Le Mauvais démiurge* publié en français en 1969.

¹⁹ « Pas un seul instant où je n'aie été conscient de me trouver hors du Paradis » (*IEN*, 1288).

L'acédie moderne, telle que Roland Barthes la définit dans ses cours au Collège de France « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens »²⁰, est un désinvestissement du vivre-ensemble sans pour autant parvenir à investir totalement la solitude. Le sujet en proie à l'acédie est donc incapable d'avancer vers quoi que ce soit, il est bloqué au point mort. Ce blocage va se traduire chez les acédiés par un rapport douloureux au temps qui semble ne pas s'écouler, ne pas avancer. Chez Cioran ce rapport est tout à fait spécifique, c'est dans le décolllement d'avec le temps que Cioran fait ses premières expériences de l'ennui²¹. Toute sa vie durant, Cioran notera sa relation conflictuelle avec le temps, sa difficulté à s'en saisir, à l'appréhender. Le temps peut s'arrêter de passer comme dans l'acédie, mais surtout son écoulement apparaît comme n'ayant aucun sens :

Cet instant-ci, mien encore, le voilà qui s'écoule, qui m'échappe, le voilà englouti. Vais-je me commettre avec le suivant ? Je m'y décide : il est là, il m'appartient, et déjà il est loin. Du matin au soir, fabriquer du passé ! (IEN, 1374)

L'écriture rend perceptible la difficulté à se saisir du temps : les propositions sont juxtaposées, les instants se suivent sans lien mais dans une répétition implacable allant immanquablement vers la perte. Le passage du temps ne permet pas de se projeter vers la construction d'un hypothétique futur mais seulement de créer un passé absurde. Les fragments constituant *De l'inconvénient d'être né* rendent tout à fait compte de cette relation trouble au temps, à la fois thématiquement, avec de nombreuses indications temporelles, ainsi que l'affirmation d'une certaine détresse vis-à-vis de l'écoulement du temps, mais aussi comme nous venons de le voir par un

²⁰ R. Barthes, « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », *op. cit.*

²¹ Sur les relations que Cioran entretenait avec l'ennui, voir l'entretien avec L. Gillet, [dans :] E. Cioran, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 61-97.

jeu formel saccadé, décomposé, illustrant la succession absurde des instants. Comme l'acédieux fixant la course du soleil, Cioran désespère de l'écoulement du temps et se désinvestit de la vie. Même le miracle le plus infime est inaccessible pour lui, tant son désinvestissement est profond :

Comme je me promenais à une heure tardive dans cette allée bordée d'arbres, une châtaigne tomba à mes pieds. Le bruit qu'elle fit en éclatant, l'écho qu'il suscita en moi, et un saisissement hors de proportion avec cet incident infime, me plongèrent dans le miracle, dans l'ébriété du définitif, comme s'il n'y avait plus de questions, rien que des réponses. J'étais ivre de mille évidences inattendues, dont je ne savais que faire... C'est ainsi que je faillis toucher au suprême. Mais je crus préférable de continuer ma promenade. (*IEN*, 1279)

Le risible du miracle – l'éclatement d'une châtaigne – se double de l'ironie dans les raisons poussant à se détourner du suprême : reprendre sa promenade nocturne. Ce désinvestissement du merveilleux est pour Cioran une étape importante dans l'édification de sa pensée. Pour reprendre une terminologie de Barthes, il s'agit de faire le deuil de l'imaginaire, Cioran parle quant à lui de possible, d'espoir mais le sens est similaire. « Je n'ai tué personne, j'ai fait mieux : j'ai tué le Possible, et, tout comme Macbeth, ce dont j'ai le plus besoin est de prier, mais, pas plus que lui, je ne peux dire *Amen* » (*IEN*, 1305). Cependant, comme la châtaigne éclatant aux pieds du promeneur, le possible ne cesse de surgir, c'est alors que le fragment avec ses « mots-poignards » va être relancé sans relâche. Or, comme l'acédieux à qui l'on prescrit la pratique de la prière pour lutter contre un mal induit par la prière, Cioran, se prescrivant l'écriture pour tuer le possible, ce faisant le relance fragment après fragment.

L'écriture est pour Cioran l'un des seuls moyens de combattre des moments d'abattement intenses qu'il assimile à une forme d'acédie²² :

²² Sur les motivations de son geste littéraire, voir l'entretien avec F. Savater, [dans :] E. Cioran, *Entretiens*, *op. cit.*, p. 17-30.

Contre l'acédie, je ne me rappelle plus quel Père recommande le travail manuel.

Admirable conseil, que j'ai toujours pratiqué spontanément : il n'y a pas de cafard, cette acédie séculière, qui résiste au bricolage. (*IEN*, 1365)

Or, d'après Cioran être moderne en littérature c'est « bricoler dans l'Incurable »²³. Face à un monde qui a perdu tout son sens – ou qui a enfin révélé son absurdité essentielle – écrire semble dérisoire, de l'ordre du bricolage face à l'inévitable. L'écrivain met au jour des vérités sur ce monde mais elles ne permettent pas de dépasser le constat de l'absurdité du monde. L'écriture permet néanmoins d'exorciser la souffrance surgissant de ce constat et par l'ironie de mettre à distance cette douleur. Cependant, pour agir elle doit sans cesse être reconduite, l'esprit doit sans cesse être humilié, abaissé, la pensée mise en doute, tout ceci venant alors paradoxalement s'ajouter au dossier à charge contre la vie. *De l'inconvénient d'être né* s'ouvre et se ferme sur deux fragments d'une rare intensité, montrant un être aux prises avec le monde, avec le temps, avec lui-même et en proie à un profond désespoir :

Trois heures du matin. Je perçois cette seconde, et puis cette autre, je fais le bilan de chaque minute.

Pourquoi tout cela ? – Parce que je suis né.

C'est d'un type spécial de veilles que dérive la mise en cause de la naissance. (*IEN*, 1271).

Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous donc ? – Je n'ai rien, je n'ai rien, j'ai fait seulement un bond hors de mon sort, et je ne sais plus maintenant vers quoi me tourner, vers quoi courir... (*IEN*, 1400)

L'impasse entre le début et la fin du recueil illustre l'impossibilité à investir la vie pleinement. C'est uniquement dans l'écriture, dans les multiples portraits que Cioran tisse de lui-même, des marginaux dont il se veut le porte-parole, dans l'ironie, qu'il parvient à entretenir un

²³ E. Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, [dans :] *Idem, Œuvres, op. cit.*, p. 753.

rapport avec le monde. L'acédie qui brise le rapport entre le sujet et sa vie, qu'elle soit religieuse ou séculière, va trouver et son miroir et sa résolution non dans la prière mais dans l'écriture.

En somme, si Cioran est en proie à ce qu'il qualifie d'acédie – dans une perspective moderne et sans nécessairement attacher une fonction théologique au terme – il la met à profit dans sa pratique de l'écriture. En choisissant la forme fragmentaire pour la rédaction de *De l'inconvénient d'être né*, Cioran fait le choix d'une écriture façonnée par son état d'esprit : écriture malade et obsessive, forme tronquée et répétitive, les mots illustrent le mal-être, le donnent à voir graphiquement autant que thématiquement. L'esprit non seulement est malade dans l'acédie, mais également manœuvré par une volonté néfaste amplifiant les obsessions, ressassant son écœurement contre le monde, le divin et soi-même. L'acédie s'exprime dans l'incapacité à saisir le temps, à investir en l'autre, elle brise la capacité de l'individu à entrer dans le monde, tout en ne lui permettant pas de rester hors du monde. Le fragment, écriture d'une pensée en lutte contre l'acédie – et donc en lutte contre elle-même –, dresse le portrait d'un esprit en souffrance, morcelé, obsessionnel, épuisé. Ce faisant il permet à Cioran de réinvestir ce champ désinvesti, insaisissable et source de bien des souffrances : la vie.

bibliographie

- Barthes R., « Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens », [dans :] *Idem, Cours au Collège de France 1976-1977*, Paris, Seuil, 2002 (enregistrement audio sur CD-rom).
- Cassien J., « Conférence de l'abbé Sarapion, 11, 9 », [dans :] *Idem, Conférences*, Dom E. Pichery (trad.), Paris, Cerf, 2008, t. 1.
- Cassien J., « 2^e conférence, 24 », [dans :] *Idem, Conférences*, Dom E. Pichery (trad.), Paris, Cerf, 2008, t. 1.
- Cioran E., *Cahiers 1957-1972*, Paris, Gallimard, 1997.
- Cioran E., *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995.
- Cioran E., *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995.
- Évagre le Pontique, *Traité pratique ou Le Moine*, A. Guillaumont et C. Guillaumont (éd. critique et trad.), Paris, Cerf, 1971, t. 2.
- Lacarrière J., *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Arthaud, 1961.
- Larue A., *L'autre mélancolie. Acedia, ou les chambres de l'esprit*, Paris, Hermann, 2001.
- Modreanu S., *Le Dieu paradoxal de Cioran*, Paris, Éditions du Rocher, 2003.

abstract

Fragment as resurgence of acedia in Emil Cioran's writing

This article intends to show how Cioran uses his experience of acedia to forge a very specific form of fragment. Acedia, such as the Desert Fathers defined it, implies both illness of the mind and sin of the will, therefore, writing can show signs of both. Signs that this article will analyse include fever, exhaustion, obsession, etc. However, Cioran uses writing as both an illustration of and a way to combat acedia. In the end, the fragment appears to be both an illustration and the only way to overcome acedia.

keywords

Cioran, fragment, acedia, obsessions, writing

lauralie chatelet

Lauralie Chatelet prépare une thèse depuis 2014 en littérature à l'université Jean Moulin (Lyon III). Elle a présenté un mémoire sur « La Négation comme moteur de l'écriture chez Cioran » en 2012 à l'université Stendhal (Grenoble III). Elle travaille actuellement sous la direction de Laurent Mattiussi et s'intéresse aux causes et aux procédés de la (dés)écriture de soi chez Cioran, notamment *via* la forme fragmentaire. Sont à paraître prochainement deux communications dans *Cioran, archives paradoxales. Nouvelles approches critiques. Tome III et IV* chez les Classiques-Garnier.